

...Et si nous retournions en Oranie!

PRÉAMBULE

Une nouvelle fois, je vais revenir dans cette région des Hauts-Plateaux du département de TIARET, et ce à la prière, que je réalise parfaitement, du fils d'un des fondateurs, en 1926, du village de TAGREMARET, agriculteur né à PALIKAO, décédé à MASCARA en 1958.

Ce correspondant occasionnel, Paul MERCADIER, ancien Inspecteur Divisionnaire de Police, en activité en Algérie de 1948 à 1962, aujourd'hui en retraite dans le département de TARN et GARONNE, à MON-
TAUBAN précisément, fidèle au souvenir du pays perdu, comme tant de nos compatriotes de là-bas, a planché sur l'historique du village où il a passé sa jeunesse et, à l'aide de ses souvenirs personnels, en a tiré ce qui va suivre. Comme j'ai déjà, il y a quelques années, dans notre Echo, consacré quelques propos à ce village que j'ai connu aux jours heureux, puis à nouveau par la suite, cette nouvelle image d'une collectivité située sur la Rocade Sud, entre FRENDA et MASCARA, sera un complément à mes souvenirs personnels. C'est très volontiers que j'ai accédé à la prière de mon correspondant, car l'on n'a pas encore tout dit sur la bienfaisance de l'œuvre magnifique, grandiose des pionniers français en Algérie, sans exemple dans d'autres pays, dont on ne parle pas, mais absolument pas dans l'Hexagone, pas plus qu'on n'en disait mot naguère, ou à peine, dans les livres scolaires. Mais passons, pour l'instant et venons-en, à la documentation que m'a adressé son auteur accompagnée d'une vue générale de ce village où il faisait bon vivre, à une certaine époque, du fait de la mise en valeur d'une terre restée à l'état de jachère durant des décennies, sinon des siècles.

Une mise en valeur productive du pain quotidien pour tout un chacun, qui a permis de mettre un terme à un nomadisme vivant de rapines, de chikayas, parfois de razzias sanglantes tout au long de parcours à travers un pays sans bois. Cette mise en valeur, on ne le dira jamais assez, a permis d'apporter un certain bien-être aux errants de ces vastes plaines brûlantes en été, glaciales en hiver, ce bien-être étant aussi la santé, la vie sociale, l'instruction, cette autre nourriture spirituelle, et un état civil qui n'existait pas. C'est la France qui a sorti du NEANT, d'une ère moyennageuse, ce pays qui n'avait même pas, il faut aussi le dire, le crier haut et fort, d'identité. Une œuvre unique dans l'Histoire de notre humanité, par des méthodes "différentes", pour ne pas employer d'autres termes, de celle dont l'Histoire regorge, comme par exemple aux U.S.A., en Amérique du Sud, en Australie, pour ne citer que ces pays.

Amis lecteurs, excusez cet emportement, bien naturel cependant. C'est Mon courrier de la Colère depuis plus d'un quart de siècle, avec le regret, compte tenu de mon âge avancé que j'aurai à l'heure où je serai contraint de poser mon stylo.

Mais apprenons une nouvelle page de l'histoire de ce village, baptisé "Dominique LUCIANI" à une certaine époque, qui a retrouvé son patronyme arabe après l'abandon, en 1962.

DOMINIQUE LUCIANI (TAGREMARET)

"Les Romains qui occupèrent l'Afrique du Nord, du IIème siècle avant J.C. au VIème siècle après J.C., fondèrent à cet endroit une cité florissante connue sous le nom de COHORS-BREUCORUM et dont on trouve encore des vestiges en 1962.

En octobre 1841, YOUSOUF, plus tard général français, à la tête de ses cavaliers y défait les troupes de l'Emir ABDELKADER placées sous les ordres du Khalifa de Mascara, Mustapha Ben Tami.

C'est en 1925 que le gouvernement décida de créer un centre de colonisation au lieu dit "Tagremaret".

Trente et une propriétés de colonisation furent délimitées et les opérations de vente se firent à bureau ouvert au Service des Domaines d'Oran le 29 novembre 1926.

Ces terres étaient en friche et il appartenait aux acquéreurs de les mettre en valeur et de les faire produire.

Les familles s'installèrent à partir de 1926. Elles venaient de Métropole et d'autres régions d'Algérie.

Il y avait les INGUIMBERTY, OLIVIER, LOUBET, MIDI, PEDEBAS, GARCIA, COULOT, JANIN, MORETTO, FRUAUFF, GILET, MERCADIER, SALAS, BOREL, MAURY, PAILLE, ROUX, DIDELLE, DOMPNIER, BAROSSO, PERETTO, MOTTE, BOUILLET, HENTZMANN...

L'installation des colons fut suivie de celle de commerçants, artisans, ouvriers : BENEITO et SERVERA, boulangers - TORDJMAN et NESSIM, épiciers - BAYLET, Hôtel, café, restaurant, puis SWORZIL - PIQUEMAL, transports - CASSAN, TRUQUES, BENAYOUN, bourreliers - BENCHIMOL, BENZEKRI, épiciers - COUZINET, RODRIGUEZ, charrons-forgerons.

Des fonctionnaires furent nommés : BARTOLI, garde-champêtre, Melle GARBES, PTT - Melle ROUFAST, Melle BENAROCHE, Melle CHADES, Mme BENAYOUN se succédèrent comme institutrice - MM. LOUBET et ORTEGA, chefs cantonniers - Six gendarmes.

De nombreuses familles arabes quittèrent les douars environnants et s'établirent dans le nouveau village pour travailler avec les européens ou y exercer divers métiers : bouchers, épiciers, cordonniers, ouvriers... caïds, gardes-champêtres, gardiens de nuit, cantonniers....

Enfin de nombreux kabyles créèrent des commerces en alimentation et tissus.

Devenu centre important, DOMINIQUE LUCIANI ne fut érigé en commune de plein exercice qu'en 1957. Il devint aussi, à cette date, chef lieu de canton.

Précédemment il dépendait de la commune mixte de FRENDA, à la tête de laquelle se trouvait un administrateur des services civils, et était administré par un adjoint spécial assisté d'un conseiller.

L'adjoint spécial remplissait les fonctions de maire sous la tutelle de l'administrateur de la commune mixte de FRENDA. Il était élu, ainsi que le conseiller, par la population.

Il y eut deux adjoints spéciaux de 1926 à 1957 :

M. LOUBET Pierre (Conseiller M. INGUIMBERTY Charles),

M. INGUIMBERTY Charles (Conseiller M. PEDEBAS Auguste).

M. Robert JANIN, fut l'unique maire de la commune de 1957 à 1962, à vrai dire le premier et à la fois dernier magistrat municipal du Centre.

En effet, la Réforme Administrative intervenue en 1957, stipulait la suppression des Communes-Mixtes, dont on croyait en haut-lieu, que cette décision changerait le climat des grands événements que le pays vivait depuis la Toussaint de 1954. De cette décision, à mon sens une erreur ainsi que je m'en suis expliqué dans une de mes anciennes chroniques, le Centre de Colonisation fut érigé en Commune de Plein Exercice et sa population fut appelée à procéder à l'élection d'une Assemblée Communale, la première et unique, qui ne dura que le temps pour le grand CH'LEUH et ses godillots de larguer le pays. Les promesses solennelles du gaullisme publiées, diffusées par les ondes, claironnées par les candidats se réclamant de l'Algérie Française, allèrent à la trappe. Notre Algérie était un fardeau pour celui qui, en 1940, le 20 octobre, à la radio de BRAZZAVILLE, s'était adressé aux Français de l'Empire: "Officiers français, soldats français, citoyens français, des chefs infâmes ou séniles sont en train de livrer à l'ennemi l'Empire intact de la France. Debout et aux armes!"

Dans cet Echo, depuis 1964, ont été publiées les harangues du grand CH'LEUH, surtout celles des 4 et 6 juin 1958, à ALGER, ORAN et MOSTAGANEM, par lesquelles il nous promettait la paix française. Il y en eut d'autres, qu'on ne peut oublier. Qu'on ne vienne donc pas nous dire, nous redire, que l'abandon n'a pas été un acte de trahison!...

Mais continuons la publication de l'exposé de M. MERCADIER.

"Les débuts furent très difficiles. Les colons durent travailler d'arrache pied pour défricher, semer, effectuer les plantations de vigne, oliviers, arbres fruitiers, ... et construire maisons et dépendances par étape.

A sa création le village et ses environs ressemblaient au Far West: terres pelées ou en friche avec cavaliers, breaks, carrioles, charrettes et chariots qui s'embourbaient souvent sur des pistes improvisées sillonnées d'ornières.

De nombreuses fermes existaient dans la région avant la création du village, à Aioun El Beranis, Kcelna, Benhalima, Guercha et au pied du Djebel Mekhnez. Elles appartenaient ou étaient exploitées par les familles BELTRAN, ALONSO, MENU, PERNETTE, ALETTE, RAMON, PICAZO, RIQUELME, LOPEZ, MOUTON, CONTRERAS, JULIEN...

Le village se construisit sur un terrain plat et selon un plan symétrique prévoyant des rues et des trottoirs d'une bonne largeur.

Les quartiers, de forme carrée, comprenaient chacun six lots d'habitation d'égale superficie, dont la vente avait été effectuée avec les terres d'exploitation.

Les rues n'ont jamais été baptisées, mais il était facile de s'y retrouver car tout le monde se connaissait.

Excepté la gendarmerie et le bain maure, toutes les maisons étaient à rez-de-chaussée. Elles avaient, en général, une cour, un jardin, des dépendances : écuries, magasins, hangars pour abriter les bestiaux, les réserves de grains et de paille, le matériel.

Des arbres : oliviers, caroubiers, faux-poivriers, pins, poussaient en bordure des rues et sur les places du centre devant la gendarmerie et les édifices publics, mairie, école, bureau des PTT de style JONNART (néo-mauresque) du nom d'un gouverneur général de l'Algérie.

Tous les commerces : hôtel-restaurant, cafés, boulangerie, boucheries, épicerie, tissus, qu'ils soient exploités par des Européens, des Arabes ou des Kabyles se tenaient dans la rue principale qui se conti-

nuait à l'ouest et à l'est par la route nationale conduisant à MASCARA-ORAN et à FRENDA-TIARET.

Le réservoir d'eau, édifié sur un monticule au Sud-Est, dominait le village. Il était renforcé par deux rampes en ciment, à surface lisse, sur lesquelles les enfants usaient leurs culottes à faire des glissades.

A l'ouest se trouvaient les installations à usage collectif : docks à céréales, abreuvoir, lavoir témoin des rires et des bavardages de toutes les femmes de LUCIANI.

Au nord-ouest et au nord, les jardins apportaient une note verdoyante. On y trouvait toutes sortes de légumes et d'arbres fruitiers.

Un ravin à l'est débordait de son lit lors des gros orages d'automne, envahissant de ses flots la rue principale.

Enfin au sud, à quelques hectomètres, une montagne rocheuse et dénudée servait de refuge aux chacals dont les jappements réveillaient les habitants la nuit, en période de disette.

A la sortie ouest du village, la route menant à MASCARA était bordée, sur quelques centaines de mètres, de magnifiques trembles et acacias. Sous leur ombrage garçons et filles se promenaient l'été.

La rue principale s'anima à la tombée du jour et les après-midi des dimanches et jours fériés. La jeunesse s'y promenait, tandis que les hommes faisaient leurs parties de pétanque et de lyonnaise sur les places, ou de cartes dans les cafés.

Le marché en plein air du mardi attirait des milliers d'Arabes et des centaines d'Européens. On y trouvait tout : fruits, légumes, viandes, denrées exotiques, tissus, vêtements, ustensiles de cuisine, outils agraires... Mais il était surtout réputé par son commerce de bestiaux : chèvres, moutons, bovins, équidés et dromadaires parfois, que convoitaient de nombreux courtiers d'ORAN et de toute la province.

Enfin, le barrage retenant les eaux de l'oued El-Abd assurait l'irrigation de plusieurs centaines d'hectares de vigne, de vergers, de cultures vivrières.

Avec les années, DOMINIQUE LUCIANI alias TAGREMARET, prit de l'importance. Il s'agrandit sur tous ses côtés, notamment à l'est près du marché et il devint comme déjà mentionné, commune de plein exercice et chef-lieu de canton.

Bien après 1945, le travail avait enfin apporté ses fruits et les situations s'étaient améliorées; hélas, les fondateurs et leurs enfants furent les victimes d'une haute trahison.

Certains pionniers reposent là-bas, on ne sait dans quelles conditions ? La plupart avaient combattu pour la patrie durant la première guerre mondiale. A la seconde, ce fut au tour de leurs enfants de défendre le drapeau tricolore. Le village s'était vidé de ses hommes âgés de 18 à 40 ans après novembre 1942. Jusqu'au 8 mai 1945, ils furent de tous les coups durs : campagne de Tunisie, campagne d'Italie sous les ordres de leur illustre compatriote le Général JUIN, débarquement en Provence, libération, entrée en Allemagne, prise de STUTTGART...

Cette armée d'Afrique qui débarqua en Provence en août 1944 était composée de 256.000 hommes dont 20.000 évadés de Métropole. Les autres, plus de 92%, c'étaient les Européens et les indigènes d'A.F.N., d'A.E.F., d'A.O.F. et des Corses.

★ ★ ★